

Pascal BURGUNDER (Ed.), *Études pontiques. Histoires, bibliographie et sites archéologiques du bassin de la mer Noire*. Lausanne, Université de Lausanne, 2012. 1 vol., 366 p., 40 pl., 52 fig. (ÉTUDES DE LETTRES, 290). Prix : 30 CHF. ISBN 978-2-940331-27-7.

Le volume édité par P. Burgunder réunit les textes de dix conférences prononcées à l'Université de Lausanne, durant l'automne de l'année 2009, par des historiens et des archéologues spécialistes de la Mer Noire. Il s'articule autour de trois thématiques : la première concerne l'histoire du royaume du Bosphore Cimmérien, la seconde porte sur l'écriture de l'histoire antique en Russie et en Asie centrale. Enfin, des archéologues livrent dans la dernière partie de l'ouvrage les résultats de leurs recherches menées sur les sites de Borysthène, d'Olbia, d'Istros ou de Panskoe I. Les trois sections du volume sont précédées par une introduction dans laquelle l'éditeur rappelle, entre autres, les relations établies entre l'Université de Lausanne et diverses institutions académiques de Russie et d'Ukraine. La première section est ouverte par l'article de P. Burgunder, qui fait le bilan des publications sur l'archéologie, l'épigraphie et l'histoire du royaume du Bosphore Cimmérien, à commencer par la contribution des trois scientifiques suisses du XIX^e s. (Fr. Dubois de Montperreux, F. Gille et L. Kolly) à la connaissance des antiquités de la Russie méridionale, continuant par les ouvrages écrits à l'époque soviétique, et finissant par des synthèses récentes. Cette enquête aurait pu aussi trouver sa place dans la seconde section du livre, qui est essentiellement à caractère historiographique. L'étude de J. A. Vinogradov fournit une synthèse sur la colonisation grecque du Bosphore Cimmérien, sujet qui a suscité une abondante littérature. S'appuyant sur des trouvailles archéologiques, l'auteur essaie de dégager les caractéristiques du processus de colonisation dans les régions du nord de la Mer Noire. Il note que l'appropriation du territoire par les Grecs ne s'y est pas déroulée progressivement, à partir du Bosphore Cimmérien : l'établissement de Taganrog (sur la rive de la mer d'Azov) fondé dans le troisième quart du VII^e s., précède d'une génération au moins la colonisation grecque du Bosphore, qui ne commence qu'entre la fin du VII^e s. et le début du VI^e s. Ce décalage chronologique serait dû aux migrations hivernales des Scythes à travers le détroit de Kertch, lesquelles conféraient à cette région un caractère inhospitalier. La pénétration grecque serait ainsi conditionnée dès le début par son rapport avec les barbares. Si l'on ne peut point nier aujourd'hui ce postulat, il faut néanmoins éviter de tomber dans le piège d'une opposition originelle grecque-barbare. En réalité, rien n'empêche que la fondation de l'établissement de Taganrog découle des arrangements établis entre les premiers *apoikoi* et divers chefs barbares, comme cela est attesté par la tradition littéraire pour Panticapée (Stéphane de Byzance, s.v. Παντικάπαιον) et ailleurs dans le monde colonial (voir les cas de Mégara en Sicile ou de Massalia). Autrement dit, les rapports avec les non-Grecs peuvent expliquer l'absence de colonisation, mais également les lieux choisis par les Grecs pour installer leurs *apoikiai*. Par ailleurs, l'auteur insiste sur le fait que les établissements du Bosphore devaient tous avoir été constitués à l'origine de cabanes semi-enterrées, un type d'habitation qui rapprochait les colonies grecques du monde indigène. À la deuxième ou troisième génération des colons, les cabanes sont remplacées par des maisons construites en dur et l'on constate que c'est depuis cette époque que les principales villes se dotent d'une véritable structure urba-

nistique. Il faut avouer que certaines opinions exprimées dans l'article restent difficiles à suivre : c'est par exemple le cas de la thèse qui fait de la céramique modelée un indice de la présence de femmes indigènes dans les colonies (p. 69). De même, l'hypothèse que les colons auraient exporté du blé dans la métropole ne trouve pas d'échos dans la documentation (p. 72), et elle illustre plutôt le succès de l'idée reçue selon laquelle le but primordial des colonies fut celui de participer au ravitaillement de la métropole (cf. P. Lévêque, « Les Grecs en Occident », dans *Les Grecs et l'Occident. Actes du colloque de la villa « Kérylos » [1991]*, Rome, 1995, p. 14). L'histoire du royaume du Bosphore Cimmérien (depuis le début du v^e s. av. J.-C. jusqu'à l'invasion des Huns au iv^e s. ap. J.-C.) est l'objet de l'étude d'A. V. Podosinov. L'auteur traite de l'extension du royaume sur les deux rives du détroit de Kertch et brosse un tableau des rapports des souverains du Bosphore avec les tribus barbares, la cité d'Athènes, Mithridate VI Eupator et Rome. On regrette le nombre réduit des références et des renvois aux sources littéraires et épigraphiques ; ceux-ci auraient pourtant permis de mieux asseoir les thèses défendues dans l'article. Dans la seconde section de l'ouvrage, I. L. Tikhonov fait état des traditions d'enseignement de l'archéologie classique à l'Université de Saint-Petersbourg et retrace l'histoire des premiers musées et fouilles archéologiques en Russie. Du reste, C. Meyer se propose de déceler le modèle qui est à l'origine des interprétations avancées par Rostovtseff pour expliquer l'art gréco-scythe et les phénomènes d'interaction culturelle dans le royaume du Bosphore. Il ressort de cette analyse que l'historien russe se distançait passablement des thèses de ses prédécesseurs par une approche novatrice : pour Rostovtseff, « la classe dirigeante du royaume du Bosphore n'était pas un simple amalgame hétérogène d'éléments indigènes et d'aristocratie coloniale grecque, mais une authentique fusion de mentalités et d'identités politiques dans laquelle l'élément prédominant, s'il y en avait un, était la composante indigène » (p. 157). Meyer souligne toutefois la faiblesse de la thèse concernant la prétendue influence iranienne sur le panthéon du Bosphore et montre combien cette thèse est ancrée dans le milieu intellectuel du début du xx^e s. S. Gorshenina se penche, quant à elle, sur l'archéologie russe en Asie centrale en « situation coloniale » afin de déceler les enjeux identitaires dans les démarches scientifiques menées à l'époque de la Russie tsariste. La recherche de l'origine aryenne des Russes justifie la conquête du Turkestan et la découverte des « ancêtres aryens » est assignée à l'archéologie. Les contributions de la troisième catégorie enrichissent la moisson des trouvailles émanant des quelques sites de la Mer Noire. Ainsi, D. E. Čistov traite dans son article de la Borysthène archaïque (sur l'île de Bérézan), en distinguant les différentes phases de développement du site depuis la fin du vii^e s. jusqu'au début du v^e s. av. J.-C. L'existence d'une importante production métallurgique dès la première moitié du vi^e s. semble appuyer l'hypothèse selon laquelle le but principal des Grecs arrivés sur l'île de Bérézan était d'exploiter les matières premières de la région. En outre, les nouvelles découvertes confirment la destruction par incendie de certains bâtiments dans le dernier quart du vi^e s., mais l'attribution de ce phénomène à des luttes internes ou à une attaque ennemie reste difficile à établir. Par ailleurs, V. V. Krapivina présente les fouilles effectuées de 2006 à 2010 dans différents secteurs d'Olbia. On peut mentionner, parmi les résultats, la trouvaille de plusieurs cabanes enterrées et semi-enterrées, de nombreuses fosses, dont certaines servaient à la conservation des grains,

de maisons hellénistiques et romaines, de fragments de statues dont un buste de Mithra et une tête attribuée à Aphrodite, de murs de fortification et de tombes. A. Avram et I. Bîrzescu font état des résultats des excavations récentes menées dans le téménos d'Istros. Les découvertes les plus spectaculaires sont la « fosse sacrée » aménagée à l'aide de deux murs parallèles construits en blocs de grès calcaire taillés, ainsi que le nouvel édifice cultuel érigé dans le troisième tiers du VI^e s. av. J.-C. et détruit quelques décennies après, à l'image des autres monuments de la « zone sacrée ». L'article de V. F. Stolba fait le bilan des recherches archéologiques menées à Panskoe I, établissement se trouvant aux IV^e-III^e s. av. J.-C. sous la dépendance de Chersonèse Taurique. On trouve une présentation des constructions, des pratiques funéraires et des objets (sculptures, céramiques, etc.) mis à jour par les fouilles, et l'auteur se penche aussi sur la place du site dans le cadre de l'économie de la *chôra* de Chersonèse. Les données confirment que la culture des céréales et l'élevage constituaient les principales activités économiques des habitants de Panskoe, dont une partie était sans doute issue des populations non grecques (scythes et taures) de la région. Il convient de noter ici la qualité des illustrations et le travail soigné de l'éditeur, tout comme le travail des traducteurs, qui ont su rendre dans un français accessible les textes des huit contributions écrites originellement en russe, anglais ou allemand. En réunissant des articles de vulgarisation et des recherches très poussées, ce volume ouvre le champ des études pontiques aux lecteurs francophones et offrent aux spécialistes de nouvelles données archéologiques sans lesquelles il serait impossible de reconstituer l'histoire des cités grecques de la Mer Noire.

Adrian ROBU

Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Sarmates. Amazones et lanciers cuirassés entre Oural et Danube. VI^e siècle av. J.-C. – VI^e siècle ap. J.-C.* Arles, Errance, 2014. 1 vol., 395 p., nombr. ill. Prix : 34 €. ISBN 978-2-87772-565-1.

Le chercheur français d'origine ukrainienne Iaroslav Lebedynsky passe à juste titre pour un des grands spécialistes des peuples nomades de la steppe du I^{er} millénaire avant et du I^{er} millénaire de notre ère. Il cherche, selon ses propres dires, entre autres, à combattre « un complexe d'infériorité des Ukrainiens qui, ignorant leur propre histoire ou ne voulant pas s'en contenter, échafaudent des mythes compensatoires ». Aujourd'hui, nous ne pouvons que l'en féliciter. Son ouvrage de 2014 consacré aux Sarmates, est une deuxième édition revue et corrigée de celle qui a paru en 2002, déjà aux Éditions Errance. Le monde sarmate paraît vaste, mal connu et mal documenté, du moins en Occident ; l'auteur par sa parfaite connaissance du russe et de l'ukrainien propose une véritable introduction au sujet. Nul doute que les Sarmates n'ont pas eu jusqu'à présent droit à l'intérêt porté à ces autres locuteurs d'une langue iranienne, les Scythes, qu'ils ont absorbés plutôt que supplantés à partir du IV^e siècle av. J.-C. Comme le note très justement I. Lebedynsky, les « influences grecques jugées valorisantes » n'ont touché que les Scythes, et non les Sarmates, ce qui explique en partie le désintérêt de la recherche à leur sujet, tout comme l'âge du Bronze reste le parent pauvre de l'âge du Fer en Occident, pour les mêmes raisons. Héliocentrisme, quand tu nous tiens ! Faut-il rappeler que les données proprement historiques à propos des Sarmates sont biaisées, alors que les données archéologiques deviennent de plus en